

Un podcast, une œuvre

Abordez les grandes questions de société à travers une œuvre et son auteur.

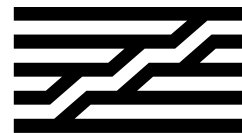
Chaque mois, l'émission *Un podcast, une œuvre* vous propose d'explorer une œuvre phare de la collection, à partir d'archives de conférences historiques, d'interviews inédites, de points de vue détonants et de musiques actuelles.

(Au gré des accrochages, certaines œuvres ne sont pas exposées.)

Art et thérapie : épisode 3

Gina Pane, *Action Escalade non-anesthésiée*, 1971

Gina Pane, éminente représentante de l'art corporel, met en scène la blessure dans *Action Escalade non-anesthésiée*. En réponse à l'actualité politique et sociale de son époque, elle préconise un engagement physique et mental de l'artiste, en vue d'une possible guérison collective. Reportage sur l'œuvre en compagnie de Sophie Duplaix, conservatrice au Musée national d'art moderne, et d'Auréline Roy, plasticienne.



Code couleurs :

En noir, la voix narrative d'Elsa Daynac

En bleu, les intervenantes

En vert, les citations

En violet, les extraits musicaux

En rouge, toute autre indication sonore



Transcription du podcast

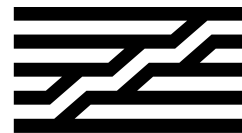
Lecture de 10 minutes

[jingle de l'émission] Bienvenue. Vous écoutez *Un podcast, une œuvre*, l'émission qui vous plonge dans l'univers d'une œuvre du Centre Pompidou, éclairée à la lumière d'un thème d'actualité. Pour cette saison, explorons les liens entre art et thérapie. Pour cela, allons à la rencontre de l'artiste Gina Pane.

« Je travaille avec le corps comme support. Le corps qui est un instrument merveilleux d'action, de communication, de connaissance, lequel a une continuité universelle. »
(Gina Pane – sa voix)

Gina Pane est une figure de l'art corporel du 20^e siècle. Son outil c'est son corps, ses couleurs c'est sa chair, c'est son sang. Dans *Action Escalade non-anesthésiée*, on retrouve Gina Pane au pied d'une échelle recouverte de pics coupants. Puis, elle escalade l'échelle. Elle se fait mal aux mains, elle se fait mal aux pieds. Elle ne dit pas un mot et pourtant elle nous envoie un message. [voix métallique] *L'entendez-vous ? Écoutez bien*, Gina Pane vous parle avec le langage du corps.

[Sophie Duplaix, conservatrice au Musée d'art moderne] Le langage du corps chez Gina Pane c'est vraiment la clef de tout son travail. Cette attention apportée au langage du corps est fondamentale dans la société où elle se situe à cette époque.



Dans les années 1970, avec la société de consommation, avec les guerres, le corps est en prise à des diktats contre lesquels on doit s'élever.

Nos corps sont contraints à vivre dans le sens de la marche de nos sociétés modernes. Gina Pane, elle, marche à contre-courant. Elle cherche un nouveau langage, un langage corporel qui nous reconnecte avec notre chair, avec notre corps, avec notre environnement, pour que tous ensemble nous vivions plus paisiblement et plus librement.

Ceci est un podcast du Centre Pompidou consacré aux rapports entre art et thérapie. Bonjour, bonsoir et bienvenue.

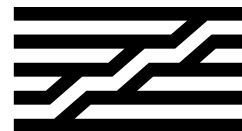
« Je suis contre les certitudes, contre tous les systèmes, car ceux-ci contiennent d'avance toutes les réponses à toutes les questions possibles. Avec le corps, c'est un travail de bondissements et de projets, un pouvoir être. » (Gina Pane)

[musique douce] Pour pouvoir être librement en dehors de ce que les sociétés nous dictent, nous devons nous élever, prendre conscience de ce qui est, de ce que nous sommes et où nous voulons aller. Pour ce faire, Gina Pane construit une échelle spéciale et elle entame son ascension dans sa performance *Action Escalade non-anesthésiée*.

Cette action a été réalisée en 1971, donc on ne peut pas y assister en direct. Mais Gina Pane, lors de chacune de ses actions, était accompagnée d'une photographe et aujourd'hui nous pouvons revivre son escalade en regardant ces traces photographiques.

[Sophie Duplaix] C'est une action qui est constituée de deux éléments. Il y a une espèce d'échelle en métal avec des ergots sur les barreaux, et puis un panneau de photographies avec divers plans représentant Gina Pane pendant son action.

[déclencheur appareil photo] On voit des plans rapprochés, des vues plutôt prises d'assez loin. Et puis les détails sur les pieds, avec les pointes que l'on voit sur les



photographies. [déclencheur appareil photo] Ce sont effectivement des images de souffrance, de pénibilité, de quelqu'un qui gravit une échelle. On voit de gros plans aussi sur les pieds qui sont sur les ergots métalliques. Tout de suite, en voyant les photographies, ce montage photographique bien spécifique, on se met dans la peau de l'artiste et on comprend cette souffrance.

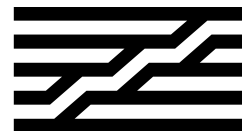
[extrait musical : Alain Bashung, *Comme un Lego*]

Gina Pas nous donne à voir, à ressentir sa souffrance. Elle monte, elle monte, elle monte... C'est l'escalade de la douleur. Arrivée en haut de l'échelle, elle regarde le monde avec un peu de recul et elle se rend compte de l'absurdité de nos vies. Vus d'en haut, les êtres vivants sont de toutes petites choses, des poussières courant après le temps, mais ces toutes petites choses sont capables de faire des ravages sur la Terre. Gina Pane réalise son *Action Escalade non-anesthésiée* en 1971, en pleine guerre du Vietnam. [explosions]

« J'ai voulu faire une *Escalade non-anesthésiée* et qui se répercutait par rapport à cette escalade atroce qu'était la guerre au Vietnam. C'est une escalade douloureuse du moment qu'elle n'est pas anesthésiée, où toute la conscience de l'homme est mise en jeu. En escaladant cette échelle avec des pointes en fer aiguës dont je me blessais la plante des pieds, les paumes des mains, en l'escaladant jusqu'au moment où j'étais épuisée, j'ai tout de même réalisé notre mesquinerie par rapport à l'univers, par rapport aux problèmes universels. » (Gina Pane – sa voix)

Nous sommes peu de chose sur cette Terre, juste quelques litres d'eau, de chair et de boyaux. Et pourtant, nous réussissons à ruiner la vie, les paysages et les corps à coups de canon et de conquête de territoires.

[voix d'homme, archive de journal télévisé] « 1964 c'est le début de l'engagement direct américain au Sud du Vietnam. Les engagements se font de plus en plus meurtriers et l'escalade ne fait que commencer. » [explosions]



[musique à suspense] Lorsque Gina Pane réalise son action, cela fait plus de dix ans que la guerre du Vietnam a commencé et ça ne s'arrête pas. L'escalade de la violence ne semble pas avoir de fin et les êtres vivants s'habituent à ce que la guerre fasse la une des journaux, à côté du bulletin météo. Nous sommes comme anesthésiés, devenus insensibles à la douleur et au malheur du monde. Pour réveiller nos sensibilités anesthésiées, Gina Pane inflige à son corps des blessures.

« Le contraire d'une escalade anesthésiée. La douleur contre toute espèce d'anesthésie morale / La blessure du dedans / Blessure mentale / Morale »
(Gina Pane)

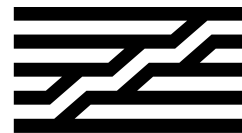
Gina Pane face à nous s'ouvre le corps, ouvre son cœur pour nous ouvrir les yeux et nous rappeler [voix métallique] *Oui, nous sommes des êtres sensibles, capables de sentiments, de peines et d'amour.*

[musique douce] Il ne faut pas se laisser aspirer par la violence de nos sociétés.

[Sophie Duplaix] C'est donc une société qui est nuisible, contre laquelle il faut se lever. Notamment, une société qui fait la guerre au lieu de prôner l'amour. Parce que l'amour est vraiment, je pense, le thème central chez Gina Pane, l'amour de l'autre. Plus largement, c'est une réflexion sur la société qui aliène, qui nous empêche d'être nous-mêmes, qui tord nos désirs en les faisant ressembler à autre chose, qui nous bride et qui nous empêche d'écouter le langage du corps.

Dans nos sociétés, le corps est anesthésié par le ronron du train-train des dix commandements de la vie ultramoderne et ultra productive. [voix métallique] *Tu consommeras. Tu produiras. Tu seras fort. Tu ne pleureras pas. Et cetera et cetera.*

« Dans une civilisation qui n'en est plus une, étant pourrie (...). Civilisation qui nous prive du feu matériel/spirituel, qui diagnostique : la maladie mentale lorsqu'il s'agit de la mélancolie, qui brise le foyer, le couple, en lui ôtant la solidarité, le sentiment,



détournant, manipulant sa libido en valeur marchande, métamorphosant son érotisme en pornographie, récupérant le langage du corps pour transformer la menace qu'il contient en un jeu divertissant, ostentatoire, pervers, lubrique, donnant l'illusion à l'individu de le libérer alors qu'en réalité la société l'aliène. » (Gina Pane)

Nous sommes enfermés dans la réalité de la société. Alors, nos corps se contraignent pour ne pas trop bouger, pour ne pas dépasser du cadre.

[Auréline Roy, plasticienne] J'ai l'impression qu'on est contraint partout : dans nos petits espaces parisiens, dans le métro, dans notre vie, dans notre boulot, avec nos enfants. La vie n'est faite que de contraintes. C'est des contraintes qu'on nous impose, avec lesquelles on vit.

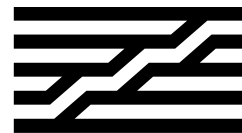
Nos corps sont contraints par la société, mais on ne s'en rend même plus compte et on oublie nos corps sous une chaise de bureau. La nature, elle est mise à la cave, rangée à côté de notre nature profonde. Gina Pane nous dit [voix métallique] *Il faut revenir aux forces essentielles de vie.*

« Où est-il le feu qui résonne ? Le bruit de la chair ? Du fou rire ? De la douleur ? De la mort ? Le silence du sang ? Écoutez et ressentez votre corps. » (Gina Pane)

[extrait musical : Claire Diterzi, *69 battements par minute*]

Gina Pane escalade au rythme de son cœur. Son discours nous arrive bien des années plus tard et il est toujours d'actualité.

[Sophie Duplaix] Le travail de Gina Pane a cette force, qu'il est encore complètement actuel aujourd'hui. On est toujours dans un rapport au corps contraint par la société, peut-être aveuglés par les messages que cette société nous nous envoie et peut-être sans se rendre compte à quel point ces messages nous contraignent, nous brident ou nous font croire qu'on est différents de ce que l'on est profondément.



[musique rythmée] On a tous un corps et notre corps vit au cœur d'une société. Inconsciemment, il s'adapte à l'air du temps. Aussi, notre chair est socialisée. Aussi, notre chair est politique. Aussi, c'est par le corps que nous pourrions nous libérer.

« L'homme doit se rendre indépendant de tous les déterminismes, en les utilisant consciemment afin de pouvoir les dépasser. Abattre ces cloisons, prendre connaissance de soi en commençant par son corps. » (Gina Pane)

[voix métallique] *Je répète* : la libération des esprits peut passer par la libération du corps.

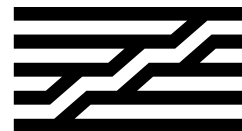
[extrait musical : Les Amis d'ta femme, *La Grève des mères*]

Finie l'anesthésie ! Avec Gina Pane, nous allons ressentir notre corps dans ses forces et ses faiblesses. D'ailleurs, face à ces images, on sent notre corps s'agiter. Il ne peut pas rester insensible.

[Sophie Duplaix] Le temps de l'action était assez long, si bien que le public présent était vraiment sous tension au moment de la blessure et on peut imaginer que c'était quelque chose de presque insoutenable pour le public.

[musique triste] Les actions de Gina Pane ne laissent pas seulement des blessures sur son corps, elles en laissent aussi sur celui des spectateurs. Le temps T de la performance est important, mais ce sont les traces photographiques qui feront œuvre. Et c'est ce constat photographique qui nous arrive aujourd'hui sur les murs du musée et qui nous fait revivre l'action comme si nous y étions.

[Sophie Duplaix] Quand on voit ces gros plans des pieds sur les barreaux avec les pointes, on se projette dans cette douleur symbolique que l'artiste met en scène, alors qu'à côté, on voit bien que ce ne sont pas ce type de pointes qui pourraient blesser, mais on y croit. Il y a vraiment cette capacité dans la construction photographique à



nous faire vivre ce que l'artiste vit et presque même excéder ce qu'elle a réellement vécu.

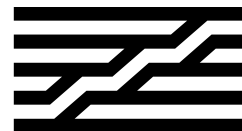
[musique à suspense] Les images en disent parfois plus que l'action elle-même. Sur les photographies, l'échelle paraît grande, surdimensionnée, et ses pointes acérées paraissent terriblement coupantes. Pourtant, l'échelle réelle est là, posée à côté des photos : elle n'est pas si haute, elle n'est pas si coupante.

[Auréline Roy] Quand on voit ces photos, quand on les regarde, on a plutôt l'impression que c'est notre propre subjectivité qui va refaire la performance à travers les traces qu'elle nous offre. Tout le monde m'avait parlé de lames de rasoir qu'elle escaladait avec les lames à vif. Je pense que là c'est vraiment l'imaginaire et les rumeurs autour de ça. C'est l'imaginaire qui travaille, parce que, concrètement, elle ne montre rien. C'est une structure métallique avec cette planche contact de photos qui est exposée juste à côté, de la même longueur, de la même hauteur... en fait, c'est le spectateur qui la perçoit de manière violente.

À la vue du sang, le public fantasme, il projette ses propres rapports à la douleur et il se sent mal. Du coup, il ne comprend pas forcément le discours de Gina Pane. Et plutôt que d'y voir l'amour et le don de soi, il la prend pour une sadomaso. Mais pas du tout ! [voix métallique] *Gina Pane, mettez les choses au clair, s'il vous plaît...*

« Par cette ouverture du corps, je ne veux pas donner du sang au public, ni être un gladiateur, ni même un primitif d'une société archaïque. La blessure ? Repérer, identifier et inscrire un certain malaise. » (Gina Pane)

[musique à suspense] Gina Pane met le doigt sur le malaise et elle appuie dessus. Et ça nous fait mal au corps. Elle entaille sa chair. On se retourne sous notre peau. Une goutte de sang coule sur le sol. On en frissonne.



[Auréline Roy] Quand elle se met elle-même en scène dans ses performances, même si c'est à travers les traces photographiques, on est en plein dans l'empathie. Parce qu'évidemment c'est son corps, mais son corps est à la fois notre corps et ça nous procure, comme procure l'art corporel, une émotion intense vis-à-vis de son propre corps.

[musique douce] Notre corps s'identifie au corps de Gina Pane. Nous tremblons avec elle, nous souffrons avec elle, nous ne formons plus qu'un tout.

[Sophie Duplaix] La blessure, pour elle, c'est évidemment éminemment symbolique. La blessure, faire couler le sang, c'était se rapprocher de l'autre dans une empathie proche de la communion. C'est donc cette question du sacré, de la communion avec l'autre, et aussi tout ce discours autour de la chair qui est extrêmement présent dans la religion catholique à travers l'Eucharistie et un certain nombre de moments rituels très forts, qu'elle reprend à son compte et qu'elle développe dans ses actions.

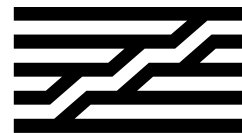
[extrait musical : Kompromat ft. Adèle Haenel, *De mon âme à ton âme*]

Pour nous reconnecter avec les origines de la vie, Gina Pane se blesse. La blessure est symbolique, c'est un don de soi pour les autres, de son âme à notre âme en passant par nos corps.

[Auréline Roy] On engage son corps au profit d'idées. C'est aussi le corps qui va servir l'esprit.

[chorale solennelle] [voix métallique] *Ceci est mon corps semblable au tien. Écoutez-le, écoutons-nous.*

« Si j'ouvre mon corps afin que vous puissiez y regarder votre sang, c'est pour l'amour de vous, l'autre. » (Gina Pane)



Dans son œuvre, Gina Pane réalise des actions où elle met en scène la blessure. Elle nous donne à voir son sang, pas pour nous faire peur, pas pour se faire mal, mais pour nous rappeler que le sang ne coule pas seulement sur les champs de bataille, il coule aussi en chacun de nous. Il est le symbole de notre union, il est le symbole de la vie.

[Sophie Duplaix] La blessure, ouvrir son corps pour faire perler le sang, c'est montrer un principe vital. C'est revenir à des fondements de l'être, le sang qui nous fait vivre, une sorte de métaphore de cette communion qu'elle veut instaurer avec l'autre.

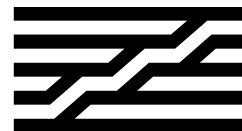
Communions tous ensemble, libérons nos corps pour vivre en harmonie avec nous-mêmes, avec les autres, avec la Terre, avec l'univers. Voilà la thérapie que nous propose Gina Pane.

[Sophie Duplaix] « Thérapie », je ne pense pas que c'est un mot qu'elle aurait utilisé... mais oui, d'une certaine manière, ce que Gina Pane cherchait c'était de pouvoir faire en sorte que l'autre se projette dans ce rituel qu'elle développait à travers ses actions et qu'elle rendait à travers ses constats photographiques, pour opérer chez les spectateurs une sorte de renaissance, une sorte de prise de conscience par rapport à tous les déterminismes qui les bridait, imposés par la société.

Libérons-nous de toutes ces cages invisibles qui régissent nos corps, nos gestes, nos pensées, nos émotions et renaissions !

« Tu dois tout vivre dans ton corps. » (Gina Pane)

[jingle de l'émission] C'était un podcast du Centre Pompidou, produit dans le cadre de la saison de *Un podcast, une œuvre* consacrée aux rapports entre art et écologie, disponible sur le site internet du Centre Pompidou, ses plateformes d'écoute de podcasts et ses réseaux sociaux. Merci à chacune et chacun d'entre vous pour votre écoute et à bientôt !



Crédits

Écriture et réalisation : Elsa Daynac

Habillage musical : Nawel Ben Kraïm et Nassim Kouti

Lectures : Pauline Caupenne

Extraits musicaux : Alain Bashung, Claire Diterzi, Christophe, Les Amis d'ta femme et Kompromat

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur Facebook

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou_5